

Paternité, les Pères dans l'Eglise orthodoxe

Qui sont les Pères de l'Eglise ? Comme dit le Christ Lui-même, il n'y a de paternité qu'en Dieu. Il n'y a qu'un Père qui est aux Cieux. Mais le Père manifeste Sa paternité dans l'Eglise, le Corps du Christ qui est le lieu de la manifestation du Père (du Père du Christ).

C'est dans l'Eglise que cette paternité se manifeste essentiellement, éminemment. Il n'y a que là que nous apprenons à appeler Dieu : « Père ». Avant que le Christ ne nous l'enseigne, c'était plutôt considéré comme un blasphème : si on appelle Dieu « Père » c'est que l'on se considère comme « fils », ce qui est blasphématoire pour une conscience non chrétienne.

Comment Dieu manifeste-t-il Sa paternité dans l'Eglise ? De façon extrêmement diverse et variée. Il la manifeste à travers toutes sortes de dons et d'actions divines, agies non par le Père mais par le Verbe et l'Esprit Saint ; c'est à travers la Parole du Père et l'expérience de la Puissance du Père que nous connaissons le Père. La paternité de Dieu se manifeste dans l'Eglise par tout ce qui est parole (ce qui est du Verbe, du Logos) et tout ce qui est puissance (ce qui est énergie, de l'Esprit).

Ce que l'on appelle « Pères » dans l'Eglise sont ceux en qui l'on voit cette paternité, ou ceux que l'on veut rappeler à cette paternité divine. Le terme de Père donné à quelqu'un dans l'Eglise ne se rapporte pas à sa paternité personnelle mais à la paternité de Dieu qu'il est sensé exercer, ou que l'on a constaté qu'il exerçait. Ce n'est pas lié à l'appartenance à la hiérarchie.

Dans l'Eglise ancienne et jusqu'à nos jours, on donne le nom de Père à celui qui se manifeste comme tel, et qui peut très bien être un moine non prêtre (dans l'Eglise orthodoxe la plupart des moines ne sont pas prêtres : on distingue nettement la hiérarchie et le monachisme). Le terme de « Abbouna », « Abba »,

« Pater », « Papas », sera donné uniquement à quelqu'un en qui cette paternité se manifeste. Cela n'a aucun rapport avec le fait d'être membre de la hiérarchie, diacre, évêque ou prêtre, même si on donne ce nom de « Père » aux membres de la hiérarchie – parce qu'en principe, la hiérarchie doit être l'expression par excellence de la paternité de Dieu. Les Pères de l'Eglise ont presque tous été membres de la hiérarchie de l'Eglise. La hiérarchie est l'expression de l'amour, de la compassion de Dieu pour Sa créature, et en même temps, d'une compassion qui veut élever la créature à son propre niveau, ce qui est le fait du père.

Le Père est celui qui aime l'autre pour le rendre égal à lui-même ; sinon ce n'est pas un Père : c'est un dominateur, un tyran... Le Père veut que son fils soit égal à lui. C'est ce que Dieu fait en S'incarnant : Dieu S'est incarné afin que l'humanité soit à Sa droite, soit égale – c'est une manifestation de la Paternité. De même, dans l'Eglise, une vraie hiérarchie, digne de ce nom, vraiment paternelle, permet aux laïcs d'être aussi grands, et plus grands si possible, qu'elle-même.

Quand un évêque peut se prosterner devant un saint ou une sainte laïcs, le mystère de l'Eglise est accompli. Cela arrive souvent. Ainsi dans l'histoire, saint Germain d'Auxerre, grand parmi les grands, un véritable Père, se prosternait devant sainte Geneviève de Paris. Le mystère de l'Eglise se manifeste quand la paternité qui incombe à la hiérarchie est telle que le laïc est plus grand que lui, et qu'il s'incline devant lui.

Les Père de l'Eglise sont ceux en qui l'Eglise, d'une manière conciliaire, avec un consensus, un accord profond, a reconnu l'expression de la miséricorde de Dieu dans le monde. Cette miséricorde ne se manifeste pas seulement d'une manière très concrète, très humaine, très pastorale (la plupart des Pères ont été des évêques), mais aussi en donnant de la nourriture : le vrai Père est celui qui nourrit, qui donne le pain.

Les Pères de l'Eglise ont donné le pain de la vie éternelle, le pain de la Parole, ont enseigné la vraie foi, la Tradition ; ils vraiment été des nourriciers, et pas des gens qui ont donné leurs propres opinions, qui ont imposé leurs propres théories, leurs propres nouveautés, ou des idées qui leur passaient par la tête, même des choses brillantes.

Les Pères n'ont pas forcément été des gens brillants, ils ont donné la bonne nourriture au peuple de Dieu, ils ont distribué comme des vrais Pères le pain de la Parole. Ils ont nourri et nous nourrissent encore. On peut considérer comme Père quelqu'un qui nous nourrit, sinon ce n'est pas un Père !

Ces Pères sont nourriciers, et se sont parfois donnés eux-mêmes en nourriture : Ils ont parfois donné leur sang, leur vie, leur temps, en tous cas leur patience...Ils ont donné leur propre substance sainte sanctifiée par Dieu, en nourriture à l'homme.

Ceci est la dimension spirituelle et sacramentelle de l'Eglise. Le titre de Père donné à tel ou tel ancien n'est pas juridique, un honneur, une « médaille », mais c'est la reconnaissance profonde dans le peuple de Dieu de cette action spirituelle, de cette fécondité spirituelle. Par cette parole, par cette action, cette présence, ceux que nous reconnaissons comme nos Pères dans la foi sont ceux qui ont eu une fécondité : ils ont engendré les autres. Celui qui a cette paternité là est capable de donner la foi aux autres, de rendre les autres vivants, de stimuler les autres...d'avoir une foi tellement communicative, tellement chaleureuse et contagieuse, qu'il a donné à d'autres la vie qu'il portait en lui.

Beaucoup de ceux-là sont nos Pères dans la foi, parce qu'ils ont vivifié des peuples entiers, par leur martyres, leurs paroles, leur silence parfois. Leur fécondité est de stimuler la vie du Christ dans les hommes : l'art d'éveiller quelqu'un à la vie spirituelle, au goût de l'Ecriture, qu'ils ont fait aimer...Quelqu'un qui fait aimer la prière, les sacrements, l'Eglise, est un Père.

La paternité, c'est engendrer les autres à la foi, à la vie chrétienne, à la vie spirituelle, au silence, à la sagesse, à tous ces dons de Dieu. Nos Pères dans la foi nous donnent des dons de Dieu. Saint Jacques dit : « Tout don parfait vient du Père Céleste ». Si quelqu'un d'entre-nous trouve la charité, l'amour de l'Écriture, l'amour de l'Église, le goût de prier, le goût de se taire, de laver les pieds de son frère, c'est ce goût, cette grâce, qui est un don spirituel, du Père, et qui vient parfois par quelqu'un qui nous le communique. C'est un des aspects de la paternité des anciens.

Beaucoup d'expressions disent : « les anciens, les Pères ont dit...**Nos Pères** disent... ». On désigne **une succession de témoins qui part des Apôtres mêmes jusqu'à notre génération incluse**. Cette succession, cette concorde ininterrompue est **la succession apostolique** qui n'est pas seulement la succession des évêques (cela pourrait être très formel), est un accord profond dans la foi, dans la spiritualité, dans l'unité d'esprit, unité d'amour, de charité dans l'Église, interrompue des Apôtres à nous.

Aucun de ces Pères ne peut être pris isolément, et sorti du tout comme une exception, un génie particulier, un homme brillant ou un prophète. On parle « des Pères ». Il y a ici une famille, une communauté d'anciens, généralement évêque mais pas toujours, quelque fois laïcs. **Cette communauté d'anciens est un des modes d'expression de l'unité de l'Église**, comme un vaste concile ; les théologiens orthodoxes contemporains ont employé cette expression : concile général qui rassemble les anciens de tous les temps et dans lequel s'exprime leur accord, leur unanimité.

Un évêque orthodoxe de notre temps enseigne dans le même esprit que saint Irénée ou saint Athanase, même s'il y a des différences d'école ou de culture, quelquefois assez grandes, par exemple l'anthropologie de saint Irénée et celle de saint Maxime le Confesseur : c'est très différent mais il y a un fond commun

important. Il y a unanimité sur la base, c'est-à-dire la doctrine de l'image de Dieu.

Cette succession (apostolique), cet accord impliquent aussi un accord non pas seulement du passé vers le présent ou l'avenir, mais également un accord horizontal : dans tous les autres pays les autres évêques enseignaient la même chose que saint Irénée à son époque, ils souffraient la même chose et confessaient la même foi. D'une manière contemporaine, il y a aussi cet accord là et il doit y avoir cet accord là de nos jours aussi – autrement il n'y a pas d'Eglise. Sans ce concile paternel il n'y a pas d'église, mais il y a quelques féodaux mitrés qui ne sont pas des évêques véritables, pas des Pères. C'est ce dont souffre souvent l'Eglise orthodoxe de notre temps : une atomisation où chaque évêque dans son coin fait son petit pape...ce n'est pas l'Eglise !

Dans ce concile des Pères anciens on voit, malgré leur liberté, leur originalité, leur personnalité, le souci profond d'arriver à un accord, et quelquefois de souffrir pour que cet accord existe, pour que cette unité de l'Eglise soit manifestée. C'est essentiellement dans les conciles que ces accords se sont manifestés (conciles locaux ou généraux).

On peut trouver différentes « espèces » de Pères de l'Eglise : les Apôtres, les Pères apostoliques (ils ont connu directement les Apôtres, soit quelqu'un qui avait connu un Apôtre, soit enfin quelqu'un qui a connu quelqu'un qui a connu un Apôtre....1°, 2° ou 3° degré). Jusqu'à la fin du II° siècle – saint Irénée a connu saint Polycarpe qui avait connu le saint Apôtre Jean - ; tous les hommes de cette époque-là un style d'écriture très particulier : ils s'expriment dans les catégories spécifiquement bibliques. Au point de vue littéraire, ceci est propre aux Pères apostoliques.

Le style change beaucoup avec ceux de « l'âge d'or » de la patristique, à partir des III° et IV° siècles. A cette époque-là le style change en particulier du fait de

l'influence très grande de l'Eglise d'Alexandrie, et particulièrement d'Origène et de Clément d'Alexandrie. Ce ne sont pas des saints, car leurs enseignements ne sont pas parfaits, mais ce sont de très grands théologiens, qui ont eu une grande influence littéraire et philosophique, au niveau de la culture, sur l'ensemble de l'épiscopat de l'Eglise chrétienne, en Orient. L'Orient, ici, il s'agit de l'Orient géographique, la Cappadoce (Turquie actuelle) et l'Italie. Origène a aussi bien influencé saint Basile de Césarée qui était évêque de Cappadoce, que saint Ambroise de Milan, évêque d'Italie.

Le langage de ces saints, au point de vue vocabulaire, sera assez différent de ceux des Pères apostoliques. Ils vont emprunter un langage de la culture grecque et des deux philosophes grecs Platon et Aristote. En ce qui concerne l'anthropologie qui nous intéresse, les Pères de cette époque-là ont beaucoup pris le langage d'Aristote, qui est très précis.

Ceci montre que la Tradition, même avec la continuité, est également marquée par des rythmes et des changements dus à l'influence de la culture, d'un voyage, d'une personnalité que l'on rencontre....

A partir de cette époque, on parle de l'ère patristique ou de l'âge d'or des Pères de l'Eglise : les III^e, IV^e et V^e siècles sont un essor extraordinaire dans la littérature chrétienne et un bonheur d'expression vraiment fantastique. La théologie que nous employons est la théologie de cette époque-là. Tous les termes, les mots qui vous paraissent barbares mais sont très raffinés, comme le terme « hypostase », sont des mots extrêmement précis qui ont été forgés à cette époque-là.

La base de la théologie orthodoxe aujourd'hui est la théologie du IV^e siècle, en tout cas, dans son vocabulaire. Tous ces Pères, évêques dans l'ensemble (saint Basile, saint Grégoire de Nazianze,...) ont participé à des conciles. Les conciles œcuméniques ou les conciles locaux, conciles universels de tout l'empire romain

(œcuménique) ou pour une province de l'empire romain (locaux), ont réunis ces évêques dont nous étudions les écrits. Tous ces évêques ont été des pasteurs et des hommes d'action.

En ce qui concerne l'anthropologie, les efforts ont été faits en raison des hérésies dans ce domaine-là. Le dualisme platonicien avait tellement influencé la culture dans le bassin méditerranéen qu'il fallait en tenir compte. Au IV^e siècle saint Maxime le Confesseur a dû expliciter les choses....[...].

On cite souvent saint Jean Damascène (de Damas), qui n'a pas été évêque, qui était moine et auteur de nombreux écrits...Son attitude par rapport aux icônes est très importante, elle marque une date : il a à beaucoup d'égards, risqué sa liberté. Il est un martyr de la théologie des icônes. Il écrivait aussi à l'empereur byzantin de son temps en l'accusant froidement d'hérésie. Il est un des premiers qui a fait cette distinction entre l'Orthodoxie comme vraie foi et comme appartenance à l'empire chrétien.

Pour l'empereur et pour la plupart des membres de l'empire romain le terme « Orthodoxie » signifiait qu'on était membre de l'empire. Quand l'empereur devenait hérétique, on restait orthodoxes parce que l'on était en accord avec lui, sans se poser la question de la doctrine qu'il confessait. Saint Jean Damascène est un de ceux qui ont donné son sens dogmatique – par rapport à la Tradition – au terme d'Orthodoxie : pour être orthodoxe, il faut confesser la foi des Apôtres, même si l'empereur pense autrement, bien qu'il se dise empereur chrétien.

Après cette période-là, contrairement à ce que disent beaucoup de manuels, ce n'est pas la fin de « l'époque patristique ». Pour l'Eglise orthodoxe, la période patristique ne s'est jamais arrêtée, et ne s'arrêtera qu'avec la fin de l'Eglise. Après saint Jean Damascène, la Tradition a continué dans l'empire byzantin, jusqu'au XIV^e siècle, période assez riche – un nouvel âge d'or – comparable à celui du IV^e siècle.

Les XII^o, XIII^o et XIV^o siècles sont des époques extraordinaires : c'est le temps des grandes synthèses, autour du courant hésychaste. C'est l'expression suprême de la spiritualité byzantine, en particulier juste avant l'arrivée des turcs. A partir de 1453, tous ces pays ont été écrasés et muselés par les Turcs.

Pendant tout cette période-là, la Tradition s'est continuée surtout dans une expression liturgique, protégée dans les monastères...Mais à chaque époque, on trouve, de manière presque monotone, l'indéfinie répétition des mêmes thèmes, de la même foi, de la même doctrine, du même enseignement, concernant Dieu, l'homme, la création et le salut. C'est ce que les catholiques appellent le « non-renouvellement » de l'Orthodoxie. Nous ne sommes pas là pour faire du nouveau, mais pour faire du « neuf » - dire de manière vivante, en y croyant, des choses très vieilles, très anciennes.

C'est pourquoi la Tradition n'a jamais et ne peut varier dans son contenu : l'objet n'est pas de donner des doctrines nouvelles, des dogmes nouveaux, des théologies nouvelles, mais de libérer l'homme de ses passions afin de confesser la foi véritable.

Donc cette période après saint Jean Damascène est pour nous la continuité de la Tradition patristique. Cette période qui va jusqu'à nous est marquée de plusieurs synthèses, par de grands saints : c'est l'époque de saint Nil Sorsky, de saint Séraphin de Sarov, celle de Dostoïevski au XIX^o siècle...A chaque époque l'Eglise orthodoxe a été capable de synthèses dans la continuité de la patristique.

Au XX^o siècle, il y a toute une série de théologiens orthodoxes, d'évêques, qui ont renouvelé l'enseignement, en disant la même chose mais d'une manière vivante, attrayante, souvent passionnante, et qui font de nous aussi des orthodoxes vivants.

Donc, les personnes que l'on appelle « Pères » font autorité. Celui que l'on appelle « saint » (ou sainte) dans le cadre du culte, ou dont on place l'icône dans

l'Eglise, est quelqu'un dont la vie et l'enseignement sont normatifs, font autorité [...]. Même parmi ceux que l'on considère comme des Pères, dont on a les icônes, que l'on nomme dans la Liturgie, que l'on fête, aucun ne doit être pris seul. Si on prend saint Grégoire de Nazianze et que l'on ne se nourrit que de lui, on tombe dans l'hérésie. De même pour saint Grégoire Palamas, ou n'importe quel Père, on arrivera à une limitation si on ne connaît que lui.

En effet, aucun de ces Pères n'a pas pu ou n'a pas cru être la totalité de la Tradition. Chacun est une expression plénière, en son temps, dans ce que Dieu lui a donné, dans les limites qui étaient les siennes, de la Tradition. On ne doit jamais en prendre un pour l'ériger en norme. C'est une différence essentielle avec le comportement théologique médiéval, qui a pris à une époque, uniquement Augustin. On a fait d'Augustin une encyclopédie universelle ; ensuite, il y a eu Thomas d'Aquin, etc... Cette manière d'ériger un seul en référence absolue est absolument risquée, car on donne une marque limitative à l'enseignement. Tandis que si l'on prend toujours conseil de plusieurs, cinq ou six de la même époque, et si on voit ce qu'ils ont dit et sur quoi ils sont d'accord, alors on arrive à progresser vers la vérité. D'autant que la façon de formuler les choses varie d'une génération à l'autre... Il y a des accents très différents. Au XIX^e siècle, les gens, comme Nicolas Cabasilas, insistent beaucoup sur les sacrements, la vie sacramentelle, et d'autres Pères et d'autres époques ne parlent presque pas des sacrements. Non parce qu'ils ne communient pas, mais parce que ce n'était pas le moment d'en parler [...].

Père Marc Antoine Costa de Beauregard

(Source : Cours 1- Patristique-Anthropologie – Institut orthodoxe français de Paris – père Marc Antoine Costa de Beauregard – année 1985)